

TOUS LES JEUDIS

**FILM
COMPLET**

16 PAGES ★ 10 FRs

Ombres
SUR PARIS

№ 218

10-8-50



DENNIS MORGAN
VIVECA LINDFORS



(Imprimé en France.)

Côté Cœur Côté Jardin



Connaissez-vous les jours sans ?, chers amis du courrier ? C'était pendant la guerre que ça se passait. Il y avait des jours où vous n'aviez ni lumière, des jours sans alcool, des jours sans tabac, et toujours des jours sans joie. Eh bien ! aujourd'hui est pour moi un jour cent pour cent « sans ». Ce qui veut dire que je me sens sans esprit et sans idée. Ça arrive à des gens très bien : la preuve ! Alors, je ne sais pas du tout de quoi je pourrais bien vous parler sans que vous me traitiez d'imbécile, ou tout au moins de « surmené », ce qui est la même chose en plus poil.

Je vais simplement vous entretenir deux minutes d'un article américain que je viens de lire sur les projets du cinéma.

Vous n'ignorez pas qu'en dehors des studios, dans le secret des laboratoires, il y a des techniciens qui travaillent sans relâche à améliorer et à perfectionner le septième art.

Nous avions déjà la couleur qui, avouez-le, a fait pas mal de progrès. Évidemment, reconnaissez en toute humilité qu'elle n'est pas encore au point en France. Mais en Amérique elle fait des progrès de jour en jour, et les « technicolor » qu'on nous présente me semblent de plus en plus au point, et de plus en plus vrais. C'est du moins mon opinion personnelle.

Or nous ne nous en tiendrons pas là (je me demande bien pourquoi je dis « nous », car je ne suis pour rien dans le coup !). C'est ainsi qu'actuellement on travaille activement au « film en relief ». Vous n'avez pas besoin d'assister, voici quelques années, à une présentation de cinéma en relief. Mais à cette époque il fallait regarder l'écran à travers une paire de lunettes de mica vert et rouge, ce qui n'était pas spécialement commode. Or, nous aurons bientôt le relief sans lunettes, paraît-il. Et nous pourrions voir se détacher sur l'écran décors et personnages, avec toute l'impression de la réalité.

Après le relief vient le grand écran, déjà utilisé pour certains passages des grands films. Cet écran prendra toute la largeur de la salle et sera peut-être même complété par d'autres écrans latéraux, ce qui fait que le spectateur sera en quelque sorte « entouré » par les personnages du film et placé ainsi lui-même au centre de l'action.

Enfin, comble de perfectionnement technique, on aura la température et les parfums, vaporisés dans la salle au moment voulu. Le film se déroulera au bord de la mer ? Vous aurez l'odeur des varechs qui vous montera aux narines, tandis qu'un rude vent marin vous fouettera le visage agréablement... Les scènes qui se déroulent dans les jardins seront chargées d'effluves délicieux, et quand vous verrez un film sur les esquimaux vous risquerez de prendre un rhume, tellement il fera froid dans la salle...

Avouez que pour de la technique, c'est de la technique ! Vous rendez-vous compte de ce que sera la projection d'un film lorsque les personnages vous environneront de toutes parts, en relief et en couleurs naturelles, et que vous serez plongés vous-mêmes dans la température et les parfums du décor ? J'ai posé la question à quelques amis qui m'ont répondu fort curieusement :

— Eh bien ! a-t-il dit, on n'aura plus besoin d'aller au cinéma.

Je livre cette réflexion profonde à votre méditation, mes chers lecteurs. En attendant, j'ai fait mon article avec les idées des autres : ce que c'est, quand même, d'être journaliste !

LE CAMERAMAN AMOUREUX.

Réponses aux lettres :

JEANNETTE, LE ROSSIGNOL DE SEIZE ANS ET DEMI (Ça, au moins, c'est un pseudo détaillé !) « Je n'aime pas les jeunes prétentieuses qui rêvent de faire du cinéma. J'aime le cinéma, la peinture, la musique (violin), la poésie, la danse, le chant et les sports. (Eh ! mon Dieu ! j'aurais été encore plus court de mettre ce que vous n'aimez pas, car il ne reste plus grand chose !) Je suis goé et coquine, mais aussi rêveuse et romantique, et j'aime les films sentimentaux (bonjour un tout petit « sic »), comme Pêché mortel, mais vous savez, je mouille mon mouchoir. (Pauvre petite fille, il faut en emporter plusieurs !) Cornél Wilde est un acteur préféré, parlez-moi de lui. Je l'aime, car il est le sosie d'un

jeune homme que j'essime beaucoup. Vous avez raison de garder votre incognito, car, au moins, chacun vous voit de sa propre chair (oh ! je sais bien... en Quisimodo !). Le petit rossignol chœtera pour vous ses plus beaux trilles, sous le ciel de l'Hérault où il se cacole de ses gâtes, moi qui adore la musique de rossignol ! »

Réponse. — Avouez que, cette fois, je vous réponds plus rapidement que la dernière, mon petit oiseau. Ainsi, vous aimez Cornél Wilde parce qu'il ressemble à quelqu'un que vous connaissez ! C'est assez original, car, généralement, c'est le contraire qui se produit, et les jeunes filles aiment leurs camarades parce qu'ils ressemblent à des acteurs... Ah ! il en a de la veine, votre « simili Cornél »... Quant au vrai, il est né à New-York le 13 octobre 1915. Il a les yeux marron, cheveux bruns, mesure 1m,82 (croyez-vous, ce qu'il est haut ! Quand il pleut, il doit être mouillé avant les autres !), est marié à Patricia Knight et père d'une petite fille, qu'il doit faire sauter sur ses genoux comme tout le monde. Quelques films : *La Chanson du souvenir*, *Le Fils de Robin des bois*, *Pêché mortel*, *Ambre*, *L'Homme de mes rêves*, *Adieu à la lampe merveilleuse*, *Êtes-vous attirés*. Alors, envoyez vite la photo promise, que je vous dise tous les « abîmes insondables » qui se cachent derrière votre minois !

FUTURE MADAME. — Nous envole une lettre pour Michèle Alfa et nous en annonce une autre pour Rita Hayworth, en ajoutant : « Je pense que son mari a la galanterie de lui offrir des promenades à dix d'échéant. Mais ici, hélas ! nous n'avons pas d'éléphants, rien que des chiens kabyles... »

Réponse. — Avez-vous essayé les promenades à dos de chien kabylo, à défaut d'éléphants ? C'est peut-être passionnant ! Ceci dit, chère Future Madame, nous avons transmis votre lettre à Michèle Alfa, exceptionnellement, parce que vous êtes une fidèle amie du courrier. Mais n'oubliez pas que les timbres tunisiens que vous joignez n'ont aucune valeur pour nous, et que nous ne pouvons même les échanger. Alors, je vous envoie la photo promise, la prochaine fois et envoyez plutôt un coupon-remise. Sans rancune, et bien vite de vos nouvelles.

LA PICOLE est une fidèle du courrier qui, si l'on en croit son pseudo, doit « piocher » sérieusement ses lettres. Elle me raconte une anecdote fort amusante, dont je me réserve de vous parler dans un prochain article. Et, elle ajoute : « Que pensez-vous de ces films musicaux ? Je les aime pas beaucoup, sauf Nous irons à Paris, que je trouve jeune, gai et vivant. Mes metteurs en scène préférés : René Clair, Henri Decoin et Jacques Becker. Que pensez-vous de *Wendzelvous* du 11 juillet ? On dit que c'est un film immortel mais j'ai trouvé formidable. Je suis une « gâtée » acharnée, mais ne le considère que comme un être inaccessible, sorte d'idole lointaine. D'ailleurs, j'ai beaucoup de sympathie pour un garçon, un peu, celui-là (ce n'est pas très gentil pour Guétary ce que vous dites là !), à dix-huit ans, c'est permis, n'est-ce pas ? »

Réponse. — Ma chère Picole, vous m'avez l'air d'une fille fort intelligente et votre écriture le confirme. Oui, bien sûr, Lemaire chante lui-même. Nous espérons publier des Films Complets avec Guétary. De votre avis sur les films en question. Envoyez vite une photo et mes amitiés à votre belle ville de Caen ! J'y ai des tas de correspondants sympathiques. Je vous embrasse bien fort.

NAPOLÉON TROIS s'adresse à Chyta et ses amis : « Chère amie, vous demandez des correspondants à on les mêmes goûts que vous, mais lesquelles ? Peut-être au sujet des femmes qui aiment les bijoux, les taillottes... Au fait, peut-être les aimez-vous malgré ce que vous avez écrit... Hi, hi ! Je suis de votre avis : les femmes n'ont nullement besoin de ce superflu. J'ai vingt ans, et ce n'est pas une femme qui parle, mais un homme, naturellement ! (pourquoi naturellement ?), j'arrête, car je vois me faire applaudir. Amitiés néanmoins... »

Réponse. — Je tiens à faire remarquer à nos amis l'honneur que cela peut être pour notre courrier de posséder, parmi nos correspondants, un homme aussi illustre que Napoléon III. Et sa lettre est si sympathique que nous lui pardonnerons volontiers la guerre de 1870. D'autre part, et sans vouloir me mêler de ce que ne me regarde pas, je constate que notre éminent empereur est d'avis que les femmes ont besoin de bijoux, de pagnes, de ce « superflu », parures, etc. Mon cher Napoléon Trois, les caisses de l'État doivent être drôlement vides pour que vous parliez ainsi. Et si jamais vous offrez à votre promise un bijou ou un fanal, ou un pagès, ou un éventail, ou un bracelet dans un cornet à surprise... Ceci dit, Johnny Weissmuller tourne depuis 1932. Premier film, Tar-

(Suite page 8.)

ON A IMITÉ ÉPIL...

Appareil épilant en gomme, efface les poils et duvets. Un effleurement, c'est tout... Seul efficace, sûr, inoffensif. L'appareil coûte 125 frs. 4 recharges : 100 frs. Docteur ARION, 33, fg Montmartre, Paris.

RESSUR

Pour obtenir une situation lucrative ou améliorer votre emploi actuel, votre intérêt est de suivre les cours par correspondance de l'E. N. C. Vous réussirez grâce à des méthodes d'enseignement modernes et rationnelles appliquées par d'éminents professeurs. Demandez l'envoi gratuit de la brochure que vous désirez (préciser le numéro).

- Broch. 64.720 : Orthographe. Rédaction.
- Broch. 64.721 : Calcul, Mathématiques.
- Broch. 64.722 : Physique.
- Broch. 64.724 : Electricité.
- Broch. 64.725 : Radio.
- Broch. 64.726 : Mécanique.
- Broch. 64.727 : Anatomie.
- Broch. 64.730 : Dessin industriel.
- Broch. 64.733 : Sténo-Dactylographie.
- Broch. 64.734 : Secrétariat.
- Broch. 64.741 : Cours de révision au Baccalauréat 1^{re} et 2^e parties (2^e session).
- Broch. 64.742 : Cours de révision Brevet élémentaire et Brevet d'études 1^{er} cycle (2^e session).

ÉCOLE NORMALE D'ENSEIGNEMENT PAR CORRESPONDANCE 28, RUE D'ASSAS, PARIS (6^e)

SEINS

Développés, affermis, ridés, os. Appareil Américain à triple action. R. B. B.M. ou ONGUENT Scient. SEIN APPEAL. Résultats immédiats. Garantie. Nombreux clients reconnaissants. Seul recommandé par Tech. Esthétique. Notice illustrée gratuite discrète. Contre 2 timbres. HUGSON INSTITUTE, Ft. Magenta Nice Serv. 116

Magnifique HEVALIERE

FACON HAUTE JOAILLERIE GARANTIE DAME A L'OR FIN

HOMME, DAME ... 295 fr.
SUPER LUXE ... 495 fr.
INITIALES 30 fr. ALLIANCES 250 fr.

JOINDRE FIL GROSSEUR DU DOIGT ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT 95 fr. CATALOGUE EN COULEURS 30 fr. TIMBRES

ARÉOR

15, RUE FOULIE-MÉRICOURT Ser. F. C. 67 PARIS XI^e

SEUL EN FRANCE

Le professeur Varey prédit toujours vrai et assure votre succès : ANTI-URJ, SANTÉ, SITUATION, LOTERIES. **Attribution : 12 pages de révélations.** Envoyez date de naissance plus enveloppe à 20 fr. avec adresse et 10 timbres à 15 fr. au prof. VAREY, B. P. 153, PARIS (19^e), serv. 54.

Êtes-vous certaine de soigner votre visage comme il convient ?

N'oubliez pas qu'un bon nettoyage et quelques massages de temps en temps sont indispensables pour entretenir la vitalité et l'éclat de votre peau. Avez-vous également la ligne que vous désirez ? Vos cheveux sont-ils tels que vous le souhaitez ?

L'Académie de Beauté de la Femme de France

43, rue de Dunkerque, PARIS (X^e)
Tél. : TURDAINE 09-94

vous offre, par spécialistes diplômés et aux meilleurs prix, tous les conseils et les soins que réclament votre visage et votre chevelure... — Tarifs gratuits sur demande.



C'est un film Warner Bros First National.

Scénario de Richard Brooks.

Production Jerry Wald.

Réalisateur : Delmer Daves.

Film raconté par Jean DALSACE.

DISTRIBUTION :

Paul Taggart	DENNIS MORGAN.
Christine Lestrac	VIVECA LINDFORS.
Inspecteur Beauvais	VICTOR FRANZEN.

Abonnements :	} France : un an	450 fr. — Six mois	230 fr.
		Étranger : un an	700 fr. — Six mois
		Direction-Administration : 43, rue de Dunkerque, Paris (X).	

En cas de changement de prix du numéro, les abonnés seront servis jusqu'à concurrence de la somme figurant à leur crédit.

C'ÉTAIT, sur le camp d'aviation, l'animation accoutumée. Accoudés à la balustrade d'une des terrasses auxquelles donnaient accès les salles d'attente, trois hommes, aux physionomies bien différentes, contemplaient la vaste étendue où, pareils à d'antédiluviens insectes au repos, s'alignaient des avions de toutes nationalités, de toute classe.

Des trois hommes, l'un avait le type nettement américain, maigre, sec, l'air buté. Le second, Américain aussi, mais noyé dans un embonpoint précoce, avait des yeux intelligents et rêveurs à la fois. Le troisième, au véritable masque d'apatride, répugnait à cause de l'extraordinaire expression de cynisme inscrite dans toutes les rides et tous les trous de petite vérole de son visage.

— Vous êtes là pour un reportage, monsieur Farnworth ? dit soudain le premier personnage s'adressant au second.

— Oui, riposta le journaliste, s'écartant légèrement de son interlocuteur.

— Peut-on savoir sur quel sujet ?

— Mon Dieu, Steve, sur le retour d'un traître, Jacques Lestrac, qu'on a pincé à bord de l'avion qui le ramenait du Maroc.

— Quel imbécile d'avoir quitté sa retraite. Moi, je repars dans deux jours pour l'Amérique avec ma femme et ma petite fille.

— Évidemment. Lestrac pourrait avoir la langue trop longue au sujet de ses anciens agents commerciaux... Mais, tenez, voilà ces messieurs.

Entre deux policiers, un homme approchait, menottes aux poignets, beau garçon, des traits réguliers quoique mous, mais avec d'insolentes et sournoises lueurs dans le regard.

L'apatride s'était mis à siffler un air bizarre. Le prisonnier leva la tête. L'apatride eut un imperceptible clignement de paupières dans sa direction puis, nonchalamment, s'éclipsa.

On fit monter discrètement Lestrac dans une auto qui attendait, et la voiture fila à toute allure vers Paris pour ne s'arrêter que dans la cour du ministère de l'Intérieur. Quelques minutes plus tard, le prisonnier était introduit dans le cabinet de l'inspecteur principal Beauvais.

Ce dernier était un homme aux tempes grisonnantes quoique ayant à peine dépassé la quarantaine, au profil aigu, au maintien grave et élégant tout à la fois. Il n'eut pas le temps de prononcer un mot. On frappait à la porte du bureau et un agent s'effaçait pour laisser passer un indiv du à l'aspect cauteleux qui s'écria :

— Monsieur l'Inspecteur principal, j'ai bien l'honneur de vous saluer. Je suis M^e Gérau, avocat de M. Lestrac.

— Voilà qui est intéressant et plutôt curieux, répliqua Beauvais. Comment avez-vous appris l'arrestation de votre client, qu'on m'amène à l'instant ?

— Peut-être suis-je doué d'un sixième sens, monsieur l'Inspecteur.

— Reconnaissez plutôt faire partie de la sixième colonne, maître, celle qui ne se console pas de la débâcle de ses amis ni de ses ambitions et prépare en sourdine le prochain conflit. Vous pouvez vous retirer. Vous serez autorisé à vous entretenir avec votre client, cet après-midi.

— Nous sommes en plein roman feuilleton. Cependant, je vous remercie, monsieur l'Inspecteur. Beauvais consultait ses notes.

— Lestrac Jacques, fit-il, né le 24 juillet 1900 à Aix-la-Chapelle, Allemagne. Et vous prétendez être Français !

— Mettez-moi en communication avec l'inspecteur Beauvais, je vous prie, dit Christine.

— J'ai été naturalisé en 1919.

— Vous êtes accusé de déclarations publiques destinées à favoriser le régime nazi en France, avant l'occupation, de propagande pro-allemande et d'espionnage pendant l'occupation, enfin de dénonciations de résistants qui tous ont été fusillés. Votre numéro secrétaire a été incarcéré il y a quelques jours. Les aveux corroborent l'acte d'accusation. Nous attendons d'autres témoignages.

Avec une sorte de complaisance morbide, n'ayant rien perdu de sa morgue, Lestrac rétorqua :

— Vraiment ? Croyez-vous que ceux que vous appelez mes amis m'abandonneront ? Nous sommes bien organisés, vous en avez eu des preuves. Si je passe en justice, je parlerai, les noms que je citerai feront du bruit et je ne serai pas le seul au poteau d'exécution. Vous ne m'aurez pas si facilement, monsieur l'Inspecteur.

* *

Le lendemain matin, derrière Notre-Dame, un rapin à tignasse rousse, installé avec tout son attirail à l'angle du square, esquissait un coin du vieux Paris quand une jeune femme très brune, aux larges prunelles emplies de sombre nostalgie, s'immobilisa près de lui, murmurant :

— On peut voir ?

— Comment donc, ma belle, trop flatté ! répliqua l'artiste, galant.

À la même seconde, une auto qui arrivait à leur hauteur fit une embardée, monta sur le trottoir. L'inconnue l'évita d'un bond miraculeux, avec un cri d'effroi, dégringola les marches de l'escalier conduisant au bord de la Seine, courut à perdre haleine le long du quai pour remonter l'escalier du pont d'Arcole.

Pendant ce temps, le peintre, dont le chevalet seul avait été renversé, apostrophait le conducteur du taxi, qui avait fait machine arrière et repartait à toute allure dans la même direction que la jeune femme.

— Espèce d'idiot, lançait le peintre, il faut vouloir le faire exprès ou être saoul. Tu peux filer, j'ai ton numéro !

Mais le « client » que véhiculait le chauffeur apparemment si maladroit se penchait vers ce dernier, criant :

— Grouille-toi. Il faut l'avoir avant le pont au Change.

Et une poursuite folle commença, plus tragique d'être ignorée de la foule indifférente circulant, affairée, dans toutes les artères de la métropole. La jeune femme allait de porte en porte, cherchant à se cacher de la voiture qu'arrêtaient des encombrements. Alors qu'elle croyait l'avoir semée et reprenait son souffle devant une oisellerie, l'auto fatale surgit de nouveau. Comme nul piéton ne passait à proximité à ce moment, une main armée d'un revolver parut à la portière, une détonation sèche éclata, perdue dans le brouhaha de camions roulant sur la chaussée. Une balle vint se loger dans la boiserie de la devanture, entre deux cages où sautillaient et gazouillaient des serins. Le marchand, accouru au



seuil de sa boutique, n'eut que le temps de voir disparaître le véhicule dans le flot ininterrompu du trafic. Il voulut rétrograder l'inconnue, devenue d'une pâleur de cire, qui s'appuyait aux cages. Mais elle se contenta de balbutier :

— Je l'ai échappé belle ! Je ne sais ce que cela veut dire... on a tiré d'une auto.

Et elle repartit en hâte, s'engagea dans le dédale de petites rues situé entre le quai de la Mégisserie et la rue de Rivoli. Le porche d'un hôtel de modeste apparence s'offrait à elle. Elle s'y engouffra à tout hasard. Au gérant ou propriétaire qui trônait derrière son bar, elle demanda, haletante :

— Le téléphone, s'il vous plaît.

— C'est par là, répliqua l'homme, la dévisageant une seconde d'un air appréciateur et lui désignant le fond du hall.

Dans la cabine, elle décrocha le récepteur d'une main qui tremblait, fit un numéro et prononça :

— Mettez-moi en communication avec l'inspecteur Beauvais, je vous prie.

— Mon Dieu, c'est vous! Ici, Christine. Je viens d'être poursuivie en auto par Nicki et Guzman, les exécuteurs de Firago, l'ancien chef de Jacques. Guzman a simulé une fausse manœuvre pour m'écraser et laisser croire à un accident, d'abord. Puis Nicki a tiré carrément sur moi... Je me suis réfugiée au hasard à l'Hôtel de l'Univers, rue Jean-Lantier... Vous ne pouvez pas en ce moment? Bien. J'espère qu'ils ont perdu ma trace. Je vais me débrouiller pour retourner chez Pablo.

Quand elle ressortit de la cabine, un grand garçon à la carrure athlétique, au masque volontaire, avec je ne sais quelle expression tendre adoucissant parfois l'éclat métallique du regard, se dirigeait vers le bar.

— Salut, Gus, dit-il au patron, passe-moi mon courrier.

Christine s'approchait pour payer sa communication.

— Combien coûte un paquet de cigarettes américaines? demanda-t-elle en même temps.

— Elles sont à cent cinquante francs, aujourd'hui, madame.

Le grand garçon avait sorti un paquet de sa poche et le lui offrait.

— Tenez, madame, c'est gratuit.
— Merci, rétorqua sèchement la jeune femme, je n'accepte pas de cadeaux anonymes.



— Combien coûte un paquet de cigarettes américaines?

— Comment peut-on s'attaquer à une aussi jolie personne? Que voulez-vous que je fasse?

— Il n'osera rien tenter si vous m'accompagnez. Prenez un taxi, vous me ramènerez chez moi.

Paul passa son bras sous celui de la jeune femme, mais Nicki entra, cherchant à bousculer l'Américain. Taggart, d'un coup de poing en pleine poitrine, l'envoya rouler au milieu des chaises et des tables du hall, entraîna sa compagne et gagna le trottoir. Un taxi, justement, longeait celui-ci. Il poussa Christine dans le véhicule, se laissa choir à ses côtés sur les coussins, criant au chauffeur:

— A Montmartre, au Sacré-Cœur, en vitesse, et tâche de semer un mari jaloux...

L'automédon eut un petit rire complice et démarra.

Il y eut quelques secondes de silence. Taggart examinait à la dérobée sa compagne.

« Elle est rudement jolie, songeait-il, malgré son air tragique. Dans quel pétrin a-t-elle bien pu se fourrer? » Il interrogea :

— Quel est votre nom?

— Christine Lund. Naturellement, vous avez le droit d'en demander davantage. Pourtant, soyez discret.

— Bah! une seule question : je vous sauve réellement la vie?

— Regardez par la vitre arrière. Je parie que la Renault noire nous suit.

C'était exact et, à la portière, la figure du massacreur que lui avait désigné Christine apparaissait, le cou tendu.

— Vous avez raison, dit Paul. Comment nous débarasser de cet antipathique individu?

— Il y aurait un moyen, que je descende à un tournant et...

— ... Et que je continue à le promener, n'est-ce pas? Je ne suis pas d'accord, je tiens à vous reconduire chez vous...

— Venez me voir un autre jour.



Le jeune Américain, d'un direct au creux de l'estomac, envoya Nicki rouler au milieu des tables et des chaises.

Il s'inclina très bas :

— Paul Taggart, pour vous servir, madame. Et maintenant, si nous ne faisons pas d'affaires ensemble, ce ne sera pas de ma faute!

La jeune femme eut un haussement d'épaules triste et dédaigneux et marcha vers la haute verrière, voilée d'épais rideaux, éclairant le hall. Elle recula, l'air bouleversé. De la Renault noire qui l'avait poursuivie descendait Nicki.

Taggart passait près d'elle, se disposant à quitter l'hôtel.

— Pardonnez-moi, monsieur, murmura-t-elle levant vers lui un regard de bête traquée, j'ai refusé vos cigarettes, tout à l'heure, mais, maintenant, il faut que vous m'aidiez. Il y a un homme dehors qui veut m'assassiner. Celui-là, vous voyez...



Il attira la jeune femme tout contre lui en murmurant : « My girl! Sweet girl! »

— Je ne m'y fie pas. Une personne qui refuse le paquet de cigarettes d'un inconnu, vous comprenez...

— Mon adresse est 20, rue de Montcalm. Pour vous faire prendre patience et vous remercier... voilà...

Elle lui offrait son visage.

L'aventure, jusqu'alors, n'avait fait qu'amuser ce grand garçon sceptique, blasé, ayant le goût du risque. Il se pencha, effleura la bouche humide. Soudain, au contact du velours tiède des lèvres passives, nostalgiques et tendres, il frissonna, attira la jeune femme tout contre lui, murmurant entre deux longs baisers :

— *My girl! Sweet girl!*

Déjà, pourtant, elle se dégageait, lançait au chauffeur :

— Arrêtez, arrêtez ici.

Avant que Taggart ait pu protester, elle avait sauté à terre, disparaissant sous une grande voûte.

Il vit qu'il s'agissait d'un passage intérieur bordé de chaque côté de vieilles bâtisses. Il y avait une autre issue à l'extrémité. Elle avait bien choisi l'endroit, la mâtime.

— On repart, patron? questionna le chauffeur, se retournant sur son siège.

— Oui, fit Paul à regret.

.

Taggart dormit mal cette nuit-là. Le lendemain matin, il passa chez un fleuriste, y acheta une magnifique gerbe de roses et prit un taxi.

Le 20 de la rue de Montcalm était une maison à un étage, dont une boucherie occupait le rez-de-chaussée.

Très embarrassé, ses fleurs dans les bras, Paul cherchait des yeux l'entrée. Le boucher, un coin de tablier relevé dans sa ceinture, se montra sur le seuil.

— Pouvez-vous me dire si M^{lle} Lund habite ici? demanda l'Américain.

— Connais pas de demoiselle de ce nom, riposta le commerçant, goguenard. D'ailleurs, vous voyez bien,

c'est une boucherie chevaline chez moi. Vous devez faire erreur, mon bon monsieur.

Une colère folle secoua Taggart. Il lança la gerbe à la figure du boucher ahuri, remonta dans l'auto et se fit reconduire à l'hôtel. Quand il y parvint, ce fut pour assister à une descente de police que dirigeait l'inspecteur Beauvais parlementant avec Gustave :

— Je vous certifie, monsieur l'Inspecteur, gémissait Gus, que je n'étais pas au courant de cette affaire de collaborateurs et de marché noir. Je ne suis qu'un paisible citoyen né en Californie. Aimant la France, je m'y suis fixé et ai investi tout ce que je possédais dans cet hôtel. Les temps sont durs. J'accepte les clients qui me présentent des papiers en règle.

— Voulez-vous me communiquer les vôtres? fit l'inspecteur, s'adressant à Paul qui allait passer outre.

— Ah! vous êtes monsieur Taggart, reprit-il lui rendant son portefeuille. Content de vous rencontrer.

— Moi? articula le jeune Américain haussant les sourcils. A quel sujet?

— Je crains que votre compatriote, Steve, ne soit en mauvaise posture. Il est en relations avec de trop dangereux personnages.

— Croyez que je n'y suis pour rien. Steve et moi étions des camarades du front. Je l'ai retrouvé à Paris, un point, c'est tout. Il y a d'ailleurs une quinzaine que je ne l'ai vu.

— Dans ce cas, vous ne voyez pas d'objection à ce que je visite votre chambre?

— Pas la moindre, assura Paul.

— Légende, ajouta Beauvais, faisant signe à un des policiers qui l'accompagnaient, place-moi un ou deux hommes sur le toit. Voulez-vous me confier votre clef, monsieur Taggart. Merci.

Ils prirent l'ascenseur jusqu'au quatrième étage. Taggart, narquois, se préparait à blaguer le flair subtil des gens de police, mais il n'eut plus envie de rire lorsque

la porte s'ouvrit. Une odeur toute fraîche de cigarette parfumait l'atmosphère de la pièce. Il crâna :

— Pendant que vous regarderez sous le lit, monsieur l'Inspecteur, permettez que je fasse usage de... ma salle de bain.

Il se glissa dans celle-ci, refermant vivement la porte. Steve était là, sous le rideau de la penderie.

— Tu aurais pu choisir une autre cachette, chuchota le jeune Américain, vexé.

— Excuse-moi. Je ne savais plus où me fourrer. Ils me filaient depuis ce matin. J'étais allé assister à l'arrestation de Lestrac avec Bolyanov. Ils ont dû me reconnaître.

— Je vais essayer d'attendrir Beauvais. Ce sera difficile.

Il revint dans la chambre.

— Je sais qu'il est là, annonça l'inspecteur avant que Paul ait pu placer un mot. Conseillez-lui de sortir immédiatement s'il tient à sa peau.

Steve avait entendu et il devait avoir la conscience bien lourde, car, obstiné, il enjamba la fenêtre étroite de la salle de bain, s'accrochant au gros tuyau de fonte de descente des eaux. Probablement voulait-il gagner la terrasse du garage en contre-bas et, de là, sauter dans une ruelle voisine. Mais trois agents surgirent dans la cour, tandis que ceux qui guettaient déjà sur le toit criaient :

— Rends-toi!

Au lieu d'obéir, l'ancien complice de Lestrac, se sentant aculé, se cramponna au rebord de la fenêtre, tira son revolver.

Ce fut très rapide. D'un commun accord, les agents firent feu. Steve se balança une seconde, retenu par une main. Puis le corps se détacha, tomba en tournoyant.

Dans la chambre, Beauvais observait Taggart qui avait tressailli au bruit de la fusillade.

— C'est lamentable, commenta l'inspecteur. N'est-ce pas hier que vous autres, Américains, vous battiez à nos côtés? Comment se fait-il que le même homme qui sacrifiait sa vie pour gagner la guerre en arrive à la gâcher ensuite, pour satisfaire un besoin effréné de s'enrichir? Si c'est la leçon que des êtres comme vous

— Vous m'êtes sympathique, Taggart, acheva Beauvais. Je sais que vous ne marchiez pas dans les mêmes combinaisons... internationales que Steve et nombre d'autres appartenant à une même triste bande. Suivez mon avis. Rentrez aux États-Unis et cessez ce jeu dange-reux de marché noir.

Dans son atelier, le vieux peintre Paul Choquel — plus familièrement appelé Pablo — écoutait le récit de Christine.

Il l'avait connue fillette encore, vivant auprès de sa mère veuve, une pauvre institutrice normande. Il l'avait vue grandir. Elle avait posé pour lui, avant la guerre, pendant laquelle il l'avait perdue de vue pour la retrouver orpheline, à la Libération, en de tragiques circonstances. Il l'hébergeait depuis lors, le célibataire impénitent qu'il était s'étant mis à la chérir comme si elle eût été sa propre fille.

— Il paraît que Jacques est arrêté, disait-elle, et que ses amis n'ont plus qu'une idée : me supprimer par crainte des révélations que je pourrais faire. En effet, j'ai été poursuivie dans les rues par Nicki et Guzman. C'est miracle qu'ils ne m'aient pas eue. J'ai réussi à téléphoner à Beauvais, et il doit venir me rejoindre ici. Pablo, on se croirait encore sous l'occupation. Mon calvaire ne cessera-t-il jamais?

— Ma pauvre enfant, fit Beauvais quand il arriva une demi-heure plus tard, je n'imaginai pas que les amis de votre mari feraient preuve de tant d'audace. Mais je tiendrai la promesse que je vous ai faite, quand, il y a deux ans, mon vieux copain de collège, Pablo, m'a conté votre histoire. Je vous protégerai. Pour commencer, vous allez quitter Paris tous les deux. J'ai pensé, Pablo, que tu pourrais aussi bien débouillir des toiles en Normandie, dans l'ancien logis de tes parents. Près de toi, Christine y sera en sûreté, pour quelque temps du moins. Et quand le moment du procès viendra, j'espère qu'elle ne se dérobera pas à un devoir de justice...

— Vous n'avez que le mot de justice aux lèvres, lança la jeune femme avec amertume. Au fond, mon sort vous est bien indifférent. Mais, avant de me décider à faire ce que vous demandez, autorisez-moi à voir mon mari. Je veux savoir où il en est.

Un nuage passa sur le front du policier.
— Soit, consentit-il. Et, la considérant avec un mélancolique attendrissement — car il l'aimait, — il ajouta :

— Après tout, l'épreuve sera décisive.

Le gardien ouvrit la lourde porte de la cellule et annonça d'un ton neutre :

— M^{me} Lestrac.

— Tina, s'exclama le prisonnier dont la physionomie s'éclaira d'une vive et louche satisfaction. Quelle extraordinaire surprise! Tu n'as guère bonne mine.

— Par contre, tu sembles florissant!

— C'est la joie! Ma charmante femme que je n'ai pas revue depuis des années me rend visite en prison. A propos, est-ce en amie ou en ennemie?

— Penche plutôt pour la seconde hypothèse...

— C'est dommage. Tu ne me détestais pourtant pas lorsque nous nous rencontrâmes sur les rives du lac d'Annecy. Tu me trouvais même infiniment séduisant.

— A cette époque, j'ignorais que tu fusses un traître. J'étais si jeune et candide!

— Ma chère, tu as été bien heureuse d'épouser un garçon suffisamment fortuné pour te combler d'un luxe que tu n'avais jamais connu.

— Par vanité, pour avoir une femme belle et élégante,

(Suite page 10.)



— Je n'imaginai pas que les amis de votre mari feraient preuve de tant d'audace.

retinrent de ces années d'épreuves, c'est à désespérer de l'humanité et de notre victoire.

— Que voulez-vous? Au front, nous primes le dégoût d'une existence médiocre et normale, allégué le jeune Américain. A frôler la mort à tout instant, on se promettait, si on en réchappait, de jouir intensément et furieusement des heures qui resteraient.



(Suite de la page 2.)

zan, l'homme singe. Gary Cooper a fait ses débuts cinématographiques en 1923. Pour Errol Flynn, je n'en sais rien, mais cela doit remonter à 1933 ou 1934. Bonnes amitiés. Sire, et à bientôt le changement de régime, fût-il de bananes.

LE CAMÉLIA BLANC. — « Chers amis (j'ai beau me retourner, je n'en vois qu'un !), j'ai seize ans. J'ai plusieurs amis qui m'aiment bien (s'ils vous aimaient mal, vous seriez déçu !), mais, malgré cela, je suis très malheureux ; c'est pourquoi j'ai recouru à vos conseils. J'avais trisé ans (ça arrive à beaucoup de gens), et j'aimais beaucoup le cinéma. Mon cher cinéma, comme je le traite souvent. Et je révais sans cesse (c'est fatigant à la longue) d'être acteur. Maintenant, cette idée a tout à fait envahi mon esprit. Mais ce rêve est-il réalisable ? C'est toujours cette affreuse question que je me pose. C'est elle la cause de tous mes chagrins. Avez la bonté de me dire oui, chers amis, je suis assez doux, je suis grand, mince, brun, dites-moi oui ? »

Réponse. — Que je vous dise oui ? C'est facile, si ça peut vous faire plaisir. Eh bien oui, mon cher ami, « oui, oui, oui ». Mais, oui, oui ? Que vous êtes un charmant garçon, mais que vous vous faites d'étranges illusions ! Qu'on ne rêve pas de cinéma quand on a treize ans et qu'on devrait plutôt songer à ses études et à son avenir plutôt que de poursuivre d'impossibles chimères ! Ah, dans ce cas-là, fichtre oui... et « oui, oui, oui » ! Amitiés quand même.

ESMERALDA RÉVEUSE. — « J'ai seize ans, écrit cette charmante enfant, et je suis une future secrétaire. J'adore les livres et le cinéma, mais j'aime par-dessus tout la danse classique. Je rêvais de devenir danseuse, mais, hélas ! mes parents qui me gâtent pourtant beaucoup, m'ont toujours refusé ce caprice. J'en ai souffert cruellement, mais maintenant, je me résigne à mon sort. Il est trop tard pour songer à ce métier. Ce qui me plaît le plus dans le Film Complet, c'est le courrier (et moi, donc), et j'admire votre bon caractère et votre franchise (et moi, donc ! bis). Quel remède dois-je employer pour combattre ma timidité ? Car, bien que je ne le paraisse pas en vous écrivant (surtout à 200 kilomètres d'ici !), je suis fort timide et c'est terrible ! Lorsque, dans le tramway qui me conduit à l'école, un garçon pose son regard sur moi, je me sens rougir, et cela est fort embarrassant. Que puis-je faire ? »

Réponse. — Gentille Esmeralda, votre lettre est charmante. Je vois que vous êtes navrée de n'avoir pas encore eu de réponse à votre dernière. Mais j'ai sous les yeux, à l'heure où vous écrivez, un numéro du Film Complet qui aura paru quand vous lirez ces lignes, et dans lequel je vous réponds. Alors, vous serez doublement contente ! En ce qui concerne la danse, toujours le même avis que la dernière fois. N'y pensez pas trop, à moins, bien entendu, que vous

avez un talent exceptionnel... Quant à votre timidité, je ne connais pas de meilleur moyen de s'en guérir que le raisonnement. Mais, au fait, pourquoi voulez-vous qu'on soit timide ? Ah ! petite Esmeralda, les jeunes filles comme vous sont rares et plus à envier qu'à blâmer ! Et, à notre époque où il y a tant de petites effrontées qui ont plus de « culot » que de savoir-vivre, si vous sachiez ce que ça peut être charmant, une jeune fille qui sait encore rougir dans le tramway ! Rien que pour ça je vous embrasse, tenez !

GAZELLE. — « Lectrice assidue du Film Complet, que j'aime beaucoup, votre rubrique est vraiment intéressante et je vous admire beaucoup (je cache mon visage dans le sable, comme les autruches). Publiez-vous l'Amour et l'Espérance ? Je vous dis vous dire que Gustavy et Dosory sont mes chanteurs préférés. Quant à mon artiste de prédilection, c'est Gregory Peck. J'ai dix-sept ans, je suis étudiante, et j'adore les mathématiques », etc.

Réponse. — Je ne savais pas qu'on pût adorer les mathématiques et être si charmante. Vous m'amusez, gentille Gazelle, quand vous dites que vous avez vos chanteurs préférés, et vos « artistes » préférés. Sans le vouloir, vous avez déclenché un grave problème. Aime-t-on les Guétary, Mariano, Rossi, etc. comme chanteurs ou comme acteurs ? Votre écriture est celle d'une jeune fille intelligente, très impulsive, un peu trop peut-être, avec de grands souffles de romantisme qui se heurtent à des accès de matérialisme. Vous êtes, si j'ose dire, une « fille à contrastes », et vous devez déconcerter vos amis n'est-il pas vrai ? Bon cœur et mauvaise tête avec, au fond de tout cela, une grande sensibilité qui vous fait honneur. Et, maintenant, vite votre photo pour voir si je me suis trompé. Amitiés sincères.

CATANA DE CASTILLE est une charmante petite Nancéienne de dix-sept ans, qui prétend être ma cousine. J'en serais enchanté, mais je lui demande de me donner quelques précisions sur ces liens de parenté. Ma gentille cousine a aussi quelques messages pour les lecteurs. Les voici : Gueule noire ; je suis d'accord avec vous en ce qui concerne les jeunes filles qui tombent amoureuses d'artistes, ou qui le croient. Mais pourquoi avez-vous choisi ce pseudo ? Il n'est guère étiquette. Je pense que vous êtes un garçon, mais quand même ! Mes amitiés et un bonjour de Nancy. — M. R... à Vionvey-sur-Orne. Je vois que vous êtes aussi emballé par Orson Welles. Il est merveilleux, n'est-ce pas ? Amitiés. — Gentille petite Corsaire, toute ma sympathie. Je voudrais bien avoir une amie comme vous. J'ai dix-sept ans, je suis sténodactyle. Et vous ? Bonsoir... », etc.

Réponse. — Quelle chance d'avoir des cousines telles que vous, Catana ! Mais vos compliments me rendent un peu jaloux. De voir sous le nom de Trésibris, Helme Orson Welles est considéré comme l'enfant terrible du cinéma américain, mais il a une sorte de génie. Voici la distribution de Riz amer : Vittorio Gassman ; Walter ; Sylvia Mangano ; Sylvia ; Doris Dowling ; Francesca ; Raf Valone ; Marco. Autres artistes : Ch. Rissone, N. Pépé, A. Sivieri, L. Corelli, M. Grazia, Franca Ristori, etc., etc. Écrivez encore, Catana. En qualité de parent, je me permets de vous embrasser sur les deux joues.

YVETTE DE LA MARTINIQUE. — « J'ai vingt ans, je suis Martiniquaise et j'habite Trinité. Le Film Complet y a beaucoup de succès, et on se l'arrache dès son arrivée. En réponse à votre referendum, j'estime qu'un bon film est toujours un bon film, et que sa « nationalité » n'a aucune importance. J'admire Orson Welles, qui est un très grand acteur. En lisant le Film Complet, je suis arrivée à trouver votre nom ; vous vous appelez Jacques Darnier, est-ce vrai ? », etc.

Réponse. — Merci de votre lettre, petite amie de la Martinique. Comme vous devez être charmante et sympathique ! Heureux que le Film Complet ait autant de succès dans votre île, géographiquement lointaine, mais qui nous est si proche par le cœur. Films d'Orson Welles : L'Étranger (n° 39). Le Troisième Homme, Échec à Borgo, Cagliostro, Jane Eyre. Il a une quarantaine d'années. Distribution de Manon : Cécile Aubry ; Manon - Michel Auclair ; Desgrieux - Serge Reggiani ; le frère de Manon ; avec Gabrielle Dorziat et Raymond Souplex. Distribution de L'Assasin habitant au 21 : Pierre Fresnay ; Inspecteur Fresnay - Suzy Delair ; Milla Mlou - Jean Tissier ; Lalah Paor - Pierre Larquy ; Colin - Noël Roquevert ; Luis ; avec Odette Talazac, Blépêtré, René Génin, etc. Vous trouverez, la liste complète des Deux Films Complètes dans le n° 204. J'aime beaucoup votre écriture ; vous êtes instruite, douce et sensible, avec une nature extrêmement sérieuse pour votre âge. Ordonnée et consciencieuse, vous manquez un peu de petit peu de volonte. Ne pouvez-vous avoir une photo de vous ? Je répondrai directement à vos autres questions. Écrivez encore, et affectueuses pensées.

LULU LA BRUNE. — « Puis-je vous demander qui jouait le rôle d'Agathe et celui de Madeleine dans Trente et Quarante ? Je voudrais aussi correspondre avec un jeune homme de dix-huit à vingt ans aimant la danse, le cinéma et le Film Complet ».

Réponse. — Voici votre invitation faite, ma petite Lulu. Dans Trente et Quarante, le rôle d'Agathe était tenu par Jeanne Fusier Gir et celui de Madeleine par Martine Carat. Amitiés.

RIRI LE NIVERNAIS est un jeune lecteur de seize ans, qui semble très pressé de voir paraître sa réponse à l'Publiez-vous les photos de René Saint-Cyr et de José Negro, écrit-il, et avez-vous des films avec ce dernier acteur ? J'adore les films d'aventure et les films policiers. Dédalo, M. S. V. P. quelques renseignements sur Henri Vidmar, etc.

Réponse. — Mais oui, mon brave Riri, nous publierons pas à peu les photos de toutes les vedettes. Avec José Negro ; nous avons un Mandrin (n° 15 de Deux Films Complet). Henri Vidal, marié à Michèle Morgan, est né le 26 novembre 1919. Il a tourné : Montmartre-sur-Seine, Port d'Atchou, L'Ange de la nuit, Étrange destin, Les Mauduits, L'Éventail, Fabiola, Le Paradis des Pilotes perdus, La Belle que voilà, Diable non, vous n'avez pas une écriture affreuse ! Je la trouve, au contraire, excellente pour votre âge, et vous avez l'air très gentil.

LES AVENTURES DE

QUI MADAME PIPLAY JE SUIS ENGAGÉ PAR LE GRAND METTEUR EN SCÈNE JINCOUSTO POUR ÊTRE LA PETITE DE SON PROCHAIN FILM !



J'AI APPORTÉ UN SOIN EXTRÊME À MON VOILAGE. J'ESPÈRE QU'IL AURA UN MATHÉMATIQUENNE PERSONNALITÉ.



ACUCNE PERSONNALITÉ MA POUVRE ENFANT VOTRE VISAGE EST VIDE D'EXPRESSION, CETTE COIFFURE EST BANALE, CES YEUX, CETTE BOUCHE ET CE NEZ, SONT DE TOUT LE MONDE. — SOIT COMME TOUT LE MONDE.



NOUS ALLONS REMÉDIER À NOSTHÉTISME CHOQUANT VOS VISAGER GÉNÉRALEMENT. CE COIFFURE EXISTENTIALE N'OUBLIONS PAS, QUI VIT EN GRANDE PRODUCTION SE FOND DE L'OCÉAN. DONG, C'EST À L'ÉTOILE DE MER.





ÉCUREUIL DU NOUVEAU. — « Je suis une fervente lectrice du Film Complet, que mon fiancé m'envoie après les avoir lus, et que je lis à mon tour le soir dans mon lit avant de m'endormir (comme c'est mignon !). J'aime votre courrier plein d'humour et de vérité. Pour ce qui est d'émoussures d'acteurs, je suis de l'avis de Souris blanc de Lyon et de Jojo le rouscalletrier. J'aime les films gais, et mon acteur préféré est Bourvil. Quels films ont-ils tournés ? Je voudrais que vous publiez ma lettre dans Film Complet, afin de faire une surprise à mon petit chéri que j'adore. Sur ce, ne pouvant vous embrasser, ce qui est dommage, je vous donne une bonne poignée de main. »

Réponse. — Le petit chéri que vous adressez aura sa surprise. Cher Écureuil, car je n'ai rien coupé dans votre lettre. Bourvil, de son vrai nom André Raimbourg, a trente-deux ans et est marié. Voici ses films : Le Studio en folie, La Ferme du pendu, Pas si bête. Par la fenêtre, Blanc comme neige, Le Cœur sur la main, Le Roi Pandore, Miquette et sa mère. Je vous rends votre poignée de main, puisque vous êtes inembrassable, ce qui nous prouve que vous êtes aussi une petite fiancée sérieuse. Bravo !

UNE VÉSULIENNE S... — « Merci pour votre réponse, gentil Cameraman. Malheureusement, je voudrais bien avoir dix-huit ans ; je suis plus vieille que cela, et viens d'en avoir vingt-deux. On ne me donne jamais mon âge, et je voudrais avoir votre avis. Film Complet est le journal de cinéma le moins cher et le plus intéressant. Par votre rubrique crée une atmosphère d'entente et de bonne humeur, exempte de style télégraphique et strictement cinématographique. J'aime beaucoup les films comiques qui font passer d'agréable à agréable. J'aime les films qui finissent bien. Dans les films à grande mise en scène, mes préférences vont aux scènes de ballet, car j'adore la danse classique », etc.

Réponse. — Vous voilà une fidèle du courrier, petite Vésulienne. Et vous avez de la chance : avoir l'esprit d'une fille de vingt-deux ans et un physique de dix-huit, n'est-ce pas merveilleux ? André Claveau habite Paris, est célibataire. Outre Le Destin s'amuse, il a aussi tourné Les Vagabonds du rêve. Écrivez encore, et bonnes amitiés.

PASTOURELLE AUVERGNATE nous écrit, parait-il, pour la première fois. « D'abord, écrite, un reproche : pourquoi ne vous décidez-vous pas à changer le petit dessin qui orne le haut de page du courrier, et qui est vraiment assez sot. Ensuite, un compliment pour les films que vous publiez qui sont toujours très bons. C'est une preuve d'intelligence et de goût (saluons). Dans un récent numéro, M^{lle} Cameraman répond d'une façon bien peu aimable et à peine polie à une jeune fille qui dit ne pas aimer Jean Marais. Moi non plus je ne l'aime pas, mais il m'est bien indifférent. Je lui préfère infiniment Gérard Philipe, que j'ai tant aimé dans le boulot du diable, que je vous remercie d'avoir publiée. » Ceci dit, notre correspondante nous parle avec enthousiasme de son pays natal, le Cantal, et enfin elle se définit

ainsi : « Tous mes parents et amis de la famille me disent que je suis jolie. Je suis une brunette aux yeux noirs, ou teint clair. Vous jugerez bientôt vous-même si je ne suis pas un peu... flattée par mes connaissances. Toute ma sympathie aux joyeux amis et amies du courrier, et bonne chance à tous ceux, comme moi, préparant un examen. »

Réponse. — Vous avez dix-huit ans, mademoiselle ? Eh bien ! félicitations pour votre style, votre écriture et votre tournure d'esprit. C'est avec joie que nous vous accueillons au courrier. J'attends avec impatience la photo annoncée. Je ferai votre examen, et selon votre désir, je tâcherai de passer votre aimable effigie dans le courrier. Là-dessus, comme vous ne me posez aucune question, je n'en répondrai pas davantage. Comme disait un fantasiste de ma connaissance : « Comme elle ne me disait rien, j'ai pas répondu non plus. » Chère petite Pastourelle, bonnes amitiés et à bientôt. J'oubliais de vous dire que le dessin qui vous déplaît si fort plait par contre à d'autres : des goûts et des couleurs... Quoi qu'il en soit, il sera certainement changé un jour ou l'autre, car, n'est-ce pas ! l'ennui naquit un jour de l'uniformité. »

L. C. R. B. R. C. S. H. — (Dites donc, appartenez-vous à un parti politique, ou êtes-vous simplement télégraphiste !) « Je prends le stylo pour répondre de rien dans les poches. Je pense que les metteurs en scène devraient respecter les dialogues et la marche de l'action d'une œuvre adoptée en film. Si l'œuvre n'est pas directement adaptable, qu'ils s'arrangent avec l'auteur, mais alors qu'ils dispensent de le mentionner dans le titre. Je suis allé voir, il y a bien longtemps, le film Sans famille, et lorsque j'ai connu l'œuvre d'Alphonse Daudet, on constate qu'elle n'est nullement respectée, et que le film est gâché. Je voudrais aussi voir parler des duels à propos d'un acteur. Si un acteur déploie à vos très chers lecteurs, ils n'ont qu'à ne pas s'occuper de lui, mais qu'ils se dispensent de l'attaquer sans arrêt. Je trouve enfin que les jeunes filles encombrant trop le courrier de leurs « amours » pour les vedettes. Pourquoi les lecteurs ne donnent-ils plus leurs opinions sur tel ou tel film, que l'on discutait ensemble, et qui renseigneraient ceux qui ne l'ont pas vu ? »

Réponse. — Vous m'avez l'air d'un garçon très sérieux, cher L. C. etc., et vos opinions sont fort judicieuses. Il est évident que l'adaptation un peu trop libre ou fantasiste des œuvres littéraires donnera toujours matière à des conflits, et il y a déjà eu pas mal de procès à ce sujet. De votre avis pour les « duels », j'ai déjà fait plusieurs appels au calme. Quant aux jeunes filles dont vous parlez, elles éprouvent du plaisir à nous confier leurs « enthousiasmes », en termes parfois excessifs, je sais bien. Mais c'est charmant quand même et sans danger, et ne trouvez-vous pas qu'un peu de « passion » dans le courrier vaut mieux qu'une sèche rubrique de renseignements ? Je répondrai à vos autres questions dans un prochain courrier, car se serait beaucoup trop long. Amitiés, et écrivez encore.

COLOMBINE est une charmante petite lectrice qui me demande de ne pas publier sa lettre, mais seulement la réponse.

Réponse. — Et vous avez raison, mademoiselle

Colombine, car votre orthographe est terrible. N'avez-vous pas un peu honte. Pourtant, l'écriture est bonne. La ronde des lettres est parue sous le n° 208. Non, pour Aux yeux du souvenir, je ne connais pas l'artiste dont vous parlez. Dans quel film l'avez-vous donc vu ? Vous voulez grandir ! Mais ma pauvre petite, je ne suis pas médecin ! Mabsorbez aucun produit sans le conseil de votre docteur, et consultez-le pour cela. Merci de me proposer de l'argent, ma petite fille, c'est touchant ! Mais rassurez-vous, je ne travaille pas « gratuitement », comme vous l'écrivez, et mon éditeur me permet. Dieu merci, de ne pas être obligé de vivre de la générosité de mes correspondants ! Mais, bien sûr, nous sommes de bons amis ! Écrivez encore, mais soignez un peu votre orthographe !

ROSETTE. — « Je réponds à Nathalie Alfou qu'elle est très illigible, en traitant les administrés de Gukatory, Rossi, etc. de sottés, alléguant que ces derniers ne se soucient nullement d'elles. A-t-elle la prétention de croire que Jouvet, Gabin, Chevalier, « qu'elle aime » comme elle vous l'écrit, se soucient davantage de son humble personne ? Bravo pour vos réponses plus spirituelles les unes que les autres (c'est trop, c'est trop !). Je n'ai pas peur que votre barbe me pique, car je suis bien sûre qu'un goliath comme vous êtes toujours très bien rasé (bien sûr, matin, midi et soir, ah ! mais...). La pleine réussite de Film Complet s'affirme chaque jour davantage, et quelle gaieté que de le lire ! J'espère voir jouer un jour Erika, que je trouve sublime ! Je voudrais que Sylvaine C... de Montlucou trouve ici toute ma sympathie et qu'elle sache que je comptais à sa grande douleur. »

Réponse. — Je suis heureux de voir que notre pauvre amie Sylvaine, qui vient de perdre son fiancé dans un accident d'auto, reçoit de nombreuses marques d'affection et de sympathie de la part de nos lecteurs. Heureux aussi de constater que ces derniers sont sensibles, et qu'ils se rallient à l'une des devises de notre courrier : « Avoir du cœur ». Merci à tous, et merci, Rosette, pour votre charmante lettre. Écrivez encore. Contente de voir que le Film Complet donne à ses lecteurs l'envie d'aller voir les films qu'ils ont lus. De même que les films eux-mêmes doivent donner aux spectateurs l'envie d'en lire le récit dans Film Complet. Bien amicalement à vous.

LE SAINTONGEAIS TIMIDE. — « Je suis un garçon de dix-huit ans et demi, sentimental et un peu poétique. Aimant toutes les choses ; à mon âge, je voudrais correspondre avec une jeune fille de dix-sept à dix-huit ans, d'elle soit brune, et sérieuse, et un peu timide (mais tout cela est charmant !). Moi, je ne déteste aucun acteur ou actrice. Je les adore tous. C'est idiot de se chamailler à cause de tout ça. Ces batailles ne font que décourager... »

(Suite page 15.)

FILMETTE... par MAT



Ensuite, d'ailleurs, tu n'as pas hésité à m'abandonner aux mains de... tes compatriotes nazis!

— Franchement, ma petite, je tenais plus à mon argent qu'à ta personne. Cependant, à cette heure, tu me parais singulièrement désirable...

— C'est pour cela que tu veux me faire assassiner.

— Que veux-tu? Ma situation est très délicate, étant donné que tu peux me faire condamner à mort. Il est compréhensible que je prenne les devants.

— Et si je te promettais de ne pas déposer?

— Dans ce cas, ma peau sauvée, nous pourrions peut-être reprendre notre existence douillette d'autrefois. J'ai plus d'une corde à mon arc.

— Oui. Il t'importe peu de savoir quel drapeau tu sers.

— Mon drapeau à moi, c'est ça! Il montrait un billet de cent sous resté au fond de sa poche.

— Tu es d'un cynisme révoltant. Je ferai connaître à ton avocat ma décision. Jusque-là, sera-ce la trêve?

— Peut-être... Je vois Géran demain matin.

* *

Ce soir-là, Gustave et Paul accompagnaient à la gare Saint-Lazare, Gaby, la veuve de Steve, et sa petite fille, qu'ils expédiaient en Amérique.

Après l'avoir installée à sa place, les deux hommes redescendaient sur le quai quand Taggart sursauta. Deux voyageurs montaient dans un wagon du train rangé de l'autre côté : un homme en bérêt de velours et à barbe grise et... Christine!

Il se tourna vers l'hôtelier :

— As-tu déjà envoyé des fleurs à une femme qui se transforme en cheval?

— Qu'est-ce qui te prend? Tu radotes.

— Non. Attends-moi ici, d'autant plus que ça se corse. Voilà son type à face de tueur.

Gus devait attendre longtemps le retour de Taggart et l'explication de cette phrase sibylline.

Paul avait escaladé les marches du wagon, se plantait devant le compartiment où venait de pénétrer le couple et déclarait :

— Je cherche le 20 de la rue de Montcalm.

Le peintre, soupçonneux et ironique, le toisa des pieds à la tête :

— Dans un express?

— Oh! Elle me comprend, fit Paul.

— Pardonnez-moi, murmura Christine mi-amusée, mi-inquiète.

— Fallait-il que je sois crétin? continua Taggart. Le taxi et les fleurs m'ont coûté plus de 400 francs. Il est juste que je me rembourse en nature, même sans la permission du papa.

Et, sans plus de façon, il écartait l'artiste, embrassait Christine sur les lèvres.

Pablo, très digne, consultait sa protégée du regard.

— On étouffe ici, dit-il.

Et il gagna le couloir.

— Je vous serais très obligé de me laisser en paix, articula Christine irritée dès qu'ils furent seuls.

— Vraiment? Si je suis monté dans ce train après vous avoir providentiellement retrouvée, c'est que j'ai vu un homme qui vous suivait, toujours le même, et qui doit être dans ce wagon. Pourquoi attache-t-il tant d'importance à vous?

Elle avait pâli.

— Dans ce cas, ne restez pas près de moi. Allez-vous-en vite.

— Il est trop tard.

Le convoi, en effet, s'ébranlait. Paul semblait ne pas s'en soucier.



— Mon drapeau à moi, c'est ça, fit le prisonnier cyniquement.

— Vous ne savez pas qui je suis, reprit Christine.

— Bien sûr, vous ne faites rien pour me renseigner. Seulement, je me suis juré de ne plus vous lâcher et de vous défendre, à l'occasion. Où allons-nous?

— Nulle part.

— Parfait, c'est mon domicile habituel depuis la Libération.

Pablo jetant un coup discret de leur côté, Taggart s'approcha de lui.

— Ne me prenez pas pour un grossier personnage, monsieur, fit-il. Si j'ai abordé M^{lle} Christine, c'est qu'un individu qui cherche à l'abattre est dans ce wagon. Je vous conseille de descendre avec elle au premier arrêt. Je m'arrangerai pour l'empêcher de vous suivre. Vous regagnerez vos places au moment où le train repartira.

Ce programme s'exécuta de point en point. A Èvreux, Christine et le peintre sautèrent sur le quai. Nicki, qui rôdait dans le couloir, voulut les imiter, mais Taggart, d'un air absent, bloquait la sortie.

— Laissez-moi passer, fit le gangster d'un ton lourd de menace, car il venait de reconnaître Paul.

— On ne bouscule pas les gens de cette façon, riposta l'Américain à haute voix.

Utilisant sa manœuvre favorite, il lui envoya au creux de l'estomac un direct qui fit chanceler Nicki et lui coupa la respiration. Au comble de la fureur, le gangster se redressa, un revolver au poing.

Des voyageurs, témoins de la scène, poussèrent des cris d'effroi, mais Paul était doué d'une prestesse de mouvements peu commune. Il arracha à Nicki son arme et envoya l'homme rouler sur le ballast, déclarant, pour le public :

— Nous voici débarrassés de ce dangereux filou qui essayait de me dérober mon portefeuille.

Nicki, étourdi par sa chute, fut quelques instants avant de se relever et ne vit pas l'artiste et la jeune femme grimper dans l'express qui s'ébranlait.

Quand il fut remis sur pied, refusant toute explication aux employés de chemin de fer qui accouraient, croyant à un accident, il bondit sur les traces d'un couple prêt à quitter la gare. Un juron étranglé lui échappa quand il l'eut rejoint. Il s'était trompé de gibier et l'on ne distinguait plus du train qu'un noir panache de fumée emporté par le vent.

Pour les voyageurs, le reste du trajet fut sans histoire. Par gratitude envers l'Américain, qui était sans bagages, Pablo lui proposa de l'hospitaliser momentanément.

A Ryes, sur le quai de la petite gare détruite, Èlise, l'ancienne métayère des Choquel, attendait. Ils montèrent tous les trois dans sa carriole et « fouette cocher! ».

— Suis-je vraiment aussi jolie que cela ? demanda la jeune femme.

Christine perdait l'expression apeurée qui creusait ses traits ; un peu de rose teintait ses joues. Quand ils pénétrèrent dans la vieille demeure paysanne, elle eut une exclamation joyeuse :

— Comme on se sent toujours bien chez vous, Pablo ! Une belle flambée vous accueille, la table est préparée comme autrefois et cela embaume le café.

— Et votre chambre, Christine, vous attend là-haut, comme autrefois, ajouta le peintre. Monsieur Taggart, je n'ai qu'un modeste divan à vous offrir, mais il est moelleux. Maintenant, je monte me coucher, je suis mort.

Demeurés seuls,



— Monsieur Choquel, j'ai l'honneur de solliciter de vous la main de votre fille adoptive.

Paul et Christine se sentirent d'abord un peu embarrassés. Afin de la mettre à l'aise, Taggart, sa tasse à la main, se mit à passer en revue les nombreux tableaux qui ornaient les murs.

— C'est du Pablo, n'est-ce pas ? questionna-t-il.

— Oui, c'est ici qu'il a commencé à peindre. Élise,

la gardienne actuelle de la maison, a été son premier modèle. Tenez, la voilà.

— Et celle-là, qui est-ce ?

Paul avisait dans un recoin, près de l'escalier, une tête de femme au crâne rasé dont une expression saisissante d'horreur et de désespoir dilatait les pupilles.

— Je ne sais pas, répliqua brièvement la jeune femme. Je n'avais jamais vu cette étude, achevée-t-elle, manifestement surprise.

— C'est admirablement rendu ! Ah ! j'en ai connu de ces lâches visages de collaboratrices. Il n'était pas suffisant de leur cracher à la face tout notre mépris et elles n'expirèrent pas assez quand on se souvient de ceux et de celles qu'elles livrèrent à d'affreuses tortures et à la mort.

— Ne soyez pas si rigoureux dans vos jugements. Vous admettez bien que la guerre peut faire d'un paisible citoyen, en temps normal, un sauvage, d'une femme aussi.

— Vous n'allez pas les défendre, tout de même ?

— Non, bien sûr, pas celles qui trahirent par esprit de lucre ou pour satisfaire des vengeances personnelles. Cependant, il y eut, de la part de la répression, des erreurs et des exagérations regrettables. Je suis très fatiguée, conclut-elle brusquement. Permettez-moi de me retirer.



— Quelle excellente comédienne ! fit Taggart.

Christine, le front brusquement empourpré, balbutiait :

— Paul... vous voulez...
— Naturellement. Ne vous ai-je pas déclaré que j'éprouve pour vous le premier sentiment sérieux et profond de mon existence, je le jure. Des objections, monsieur Choquel ?

— Oui. Vous ne savez pas qui est Christine ni pourquoi on veut attenter à sa vie.

— Si elle veut que je le sache, tant mieux. Si elle n'y tient pas, ça m'est égal.

— A vous de décider, Christine, grommela le peintre, au comble de l'embarras.

— Moi, c'est tout décidé, proclama Paul. Je suis pressé. Je vais prendre le car pour Bayeux, ayant des télégrammes à expédier et quelques achats à faire.

Elle se dirigea vers l'escalier, laissant Taggart perplexé.

Une semaine avait passé. Taggart ne parlait pas de partir. Un matin, qu'il cherchait la jeune femme partout sans la trouver, Élise lui apprit qu'elle s'était rendue sur la plage, assez éloignée de la maison. Il courut l'y rejoindre. L'endroit était resté tel qu'après le débarquement. Des épaves couvraient la vaste étendue sablonneuse et, à quelque distance, battues par les flots, se dressaient des carcasses de navires rongées par la rouille, se découpant comme des décors de légende sur le ciel d'un gros bleu.

Paul avait beau appeler la jeune femme, celle-ci, sans répondre, le distançait, fixant obstinément l'horizon marin. Enfin il la rattrapa.

— Christine, pourquoi me fuyez-vous ? demanda-t-il.
— Parce que je ne veux pas tomber amoureuse de vous.

— Vous pensez que je vous rendrais malheureuse ?
— Je ne puis être heureuse à cause... du passé.

— Que m'importe votre passé ! Je devine bien que vous n'êtes plus une enfant. Moi je vous aime, maintenant, Christine ; c'est sérieux et profond cette fois. Et ce qui nous reste de vie est trop court pour que nous perdions du temps en vains scrupules. Regardez ces bateaux. C'étaient les nôtres. La mer était si mauvaise qu'on ne pouvait nous amener le ravitaillement. Alors, nous les avons coulés pour en faire des brise-lames. J'ai grandi au cours d'une première guerre. Mes meilleurs camarades sont morts dans celle-ci. Certains annoncent déjà la prochaine. Faisons de notre mutuel amour des brise-lames.

Il l'attirait contre lui. Sous ses baisers passionnés, vaincue, elle répondit à sa longue étreinte.

Pablo les vit revenir, joyeux comme des moineaux rassasiés. Ses sourcils broussaillés se froncèrent. Le même après-midi, Paul entreprit de faire le portrait de Christine. La jeune femme, lasse de poser, vint se pencher par-dessus l'épaule de l'artiste improvisé.

— Je suis vraiment aussi jolie que cela ?
— Ne vous moquez pas du piètre dessinateur que je suis.

Il lâchait les pinceaux, renversait la tête et, saisissant la jeune femme par le cou, l'embrassait encore.

Une toux légère les fit se séparer. Pablo survenait.
— Monsieur Choquel, j'ai l'honneur de solliciter de vous la main de votre fille adoptive, fit Taggart se levant d'un bond.

A la poste de Bayeux, l'Américain expédia la dépêche suivante :

Gustave Franklin, Hôtel Univers, Paris. Accepte offre affaire Égypte. Retiens deux places avion Le Caire pour dans dix jours. Vais me marier. Paul.

En sortant de la poste, il dévalisa une confiserie et, dans une bijouterie, fit emplette d'une chaîne et d'un médaillon en or à l'intérieur duquel il attendit qu'on eût gravé ses initiales et celles de Christine.

A huit heures du soir, quand il rentra, il fut étonné de voir une auto poussiéreuse arrêtée devant la maison. Il en franchissait tout juste le seuil lorsqu'un coup de matraque le jeta, à demi inconscient, sur le parquet. Quand les mille lueurs qui dansaient devant ses yeux se furent dissipées, il avait les poignets liés derrière le dos et était entouré de trois individus brandissant des revolvers, c'est-à-dire de Nicki, Guzman et de leur chef, Firago, dont il allait apprendre le nom. Au fond de la cuisine, Élise était attachée à une chaise.

— Ça va mieux, le Yank ? demanda Firago. Nicki a eu la main un peu lourde. Parait qu'il avait à se venger de toi, mais on ne te fera pas davantage de bobo si tu dis où est le Lestrac. La bonne femme, là-bas, affirme que le barbouilleur et elle sont partis il y a une heure. Tu dois savoir ce qu'ils sont devenus.

Taggart se taisait, alarmé au plus haut point par cette nouvelle : Christine et Pablo disparus.

— Nicki et toi, Guzman, fouillez-le, continua Firago. On trouvera peut-être quelque renseignement sur lui. Voyons, le Yank, sois raisonnable. Pourquoi t'es-tu fourré dans le crâne l'idée de protéger cette fille ?

A cet instant, Guzman lui tendait l'écrivain renfermant chaîne et médaillon. Firago éclata de rire.

— C'est ça, la raison ? De l'amour pour une telle gonzesse ! C'est crevant ! Tu sais donc pas qu'elle est mariée à notre copain Lestrac, qui est sous les verrous, accusé de trahison ? Tiens, la voilà, ta promise. Je l'ai reconnue tout de suite telle qu'elle était le jour de la Libération (il désignait le portrait près de l'escalier). Et si elle est pas en prison, elle aussi, c'est grâce à son amant, l'inspecteur Beauvais. Parleras-tu, maintenant que te voilà averti ?

La mâchoire crispée, Paul restait muet.

Nicki se jeta sur lui, l'accablant d'une grêle de coups.
— Assez, Nicki, ordonna Firago. Tu t'es assez payé et tu vois bien qu'il n'est pas au courant. Un bon conseil, Yank, ne te mêle plus de cette histoire-là.

Quand ils eurent vidé les lieux, Paul, étant parvenu à libérer ses poignets, alla délivrer Élise.

— M. Beauvais est arrivé cet après-midi, cinq minutes

après votre départ, expliqua la vieille métayère. Il a obligé M. Choquel et Christine à faire leurs bagages et les a emmenés en vitesse. Il devait craindre la visite de ces bandits, qui avaient l'intention d'enlever Christine.

* *

— Te voilà redevenu Parisien, disait Gus à Taggart débarquant de nouveau à l'hôtel de l'Univers. J'ai tes deux billets pour Le Caire, et Bolyanov, l'ancien associé de Steve, doit venir ce soir pour régler avec toi l'affaire d'Égypte. Alors, tu t'es mis la corde au cou ?

— Non, c'est rompu. Rends les billets.

— Quelle blague! Tu sais bien que c'est impossible.

— Je te les rembourserai, mais qu'on me fiche la paix. Je vais me coucher.

Une heure après, on frappait avec insistance à la porte de sa chambre. Se décidant à répondre, il se trouva en présence de Christine, qui lui tendait les mains.

— Paul, je viens m'excuser d'avoir quitté Ryes sans vous laisser un mot, dit-elle. Beauvais ne nous en a pas donné le temps. Il venait...

Elle se tut, remarquant l'accueil glacial, méprisant.

— Quelle excellente comédienne! articula-t-il d'une voix que la colère enrouait. De beaux grands yeux, la lèvre qui tremble, la larme facile! Mensonge que tout cela! Je l'ai appris là-bas, en Normandie, après votre fuite avec cet inspecteur... votre amant. Ah! Firago ne m'a fait grâce de rien. La vérité, c'est que vous êtes mariée à un traître, qu'il vous fallait un protecteur, une bonne poire qui vous emmène très loin du péril. Beauvais ne le pouvait pas à cause de ses fonctions. Alors, vous avez joué le grand amour... qui se dérobe à l'abandon!

Elle l'interrompit, indignée :

— Il se tut, remarquant l'accueil glacial, méprisant. — Il est exact que j'ai été, pour mon malheur, la femme de Lestrac. Dès la déclaration de guerre, je découvris qu'il était un espion. Il voulait faire de moi sa complice. Comme je refusais, surveillée nuit et jour, tenaillée par la peur, je fus lâche. J'étais jeune, je ne voulais pas mourir. En échange de ma passivité, de mon silence, j'eus le toit, et de quoi me nourrir. Mais quand le cauchemar fut fini, pour les autres et parce que j'étais la femme d'un Lestrac que je haïssais, qui me terrorisait, on me rasa la tête comme à ce modèle que vous avez vu chez Pablo et que je lui ai reproché d'avoir conservé. Méprisée par les uns, poursuivie par les amis de mon mari qui veulent supprimer un témoin gênant, importunée par la justice qui réclame, elle, ma déposition (et Beauvais n'est pas mon amant, n'a jamais été pour moi qu'une sorte de geôlier moral malgré les sentiments que je lui inspire), je vous rencontre. Vous sentant pris au jeu, je fais l'impossible pour vous repousser, me détacher de vous. Vous me déclarez que mon passé vous est indifférent et quand, vaincue, j'accepte enfin cet amour qui me donne une âme nouvelle, vous me traitez de menteuse, de comédienne. Adieu!

Elle était partie avant que, sous le coup de ce véhément plaidoyer, il eût réussi à voir clair en lui-même. Il n'eut d'ailleurs pas le temps de s'appesantir sur des problèmes sentimentaux. Un garçon de l'hôtel vint l'avertir que Bolyanov l'attendait dans le petit salon particulier que Gustave louait à ses compatriotes faisant du marché noir en France.

Ce Bolyanov était l'individu marqué de la petite vérole qui avait assisté à l'arrivée de Lestrac à Orly

et s'était chargé d'aller prévenir Gérant, l'avocat, de son arrestation, prêt qu'il se trouvait toujours à toutes les besognes, à toutes les compromissions, pourvu que cela lui rapportât. Il avait eu longtemps Steve pour associé, et c'était ainsi que Taggart l'avait connu.

Il attendait Paul au petit salon en compagnie d'un homme entre deux âges au teint blafard, au regard trouble, qu'il présentait comme son nouvel associé, Herman Zinzer.

— Je ne traite pas avec un ex-nazi, riposta froidement Paul sans prendre la main que l'autre lui tendait.

— Mon cher Paul, nous ne sommes pas ici aux Nations Unies, mais pour parler affaires, déclara Bolyanov imperturbable. Quelle différence y a-t-il entre votre marché noir habituel et s'entendre avec un monsieur très correct, surtout quand il paie en dollars, n'est-ce pas, Zinzer ?

— Il s'agit de dix wagons de charbon à détourner de vos stocks, précisa l'Allemand. Vous aurez tout le comptant à la livraison.

— Je le veux à la commande.

— Soit. Amis, buvons à la fortune et oublions la morale, termina Bolyanov rayonnant.

Une sonnerie assourdie se fit entendre à ce moment. Taggart se raidit.

— Filez par la cour, messieurs, il y a du danger, dit-il ouvrant une petite porte communiquant directement avec le dehors. C'est Gus qui m'avertit.

En effet, l'inspecteur Beauvais venait de s'approcher du bar, dans le hall, demandant :

— M. Taggart est-il visible ?

Alors Gus avait appuyé sur un bouton dissimulé sous le comptoir. Mais Beauvais était un vieux limier n'ignorant rien des trucs en usage.

— Voilà Paul en train de regagner sa chambre, avait-il prononcé, un sourire ironique aux lèvres. Ne vous dérangez pas, je connais le chemin.

— Vous venez m'arrêter ? questionna le jeune Américain en l'apercevant.

— Pas du tout, je viens au contraire vous demander un service, ou presque. Il paraît que nous nous intéressons à la même personne.

— N'est-elle pas revenue vers vous ?

— Décidément, l'amour rend stupide autant qu'aveugle. Mon cher, c'est vous qu'elle aime. Franchement, elle aurait mieux fait de me choisir. Avec moi, c'eût été la sécurité absolue. Mais un policier, n'est-ce pas ?... Donc, vous seul pouvez la convaincre, lui indiquer la route à suivre. Elle vous obéira.

— Que voulez-vous que je fasse de la femme d'un traître ?



Le trafiquant se trouvait au petit salon avec un compagnon entre deux âges.



Très belle, dans sa pâleur tragique, Christine leva la main.

— C'est incroyable. Vous avez l'audace de l'accuser. Pensez-vous être sans reproche avec votre marché noir? Des nations manquent de pain, de lait, de charbon. Alors, elles sont à la merci d'hommes tels que ce Bolyanov, ses compatriotes et vous-même. Mais si vous parvenez à réparer le passé, Christine et vous, ce sera vous préparer un meilleur avenir, et je tiens à son bonheur. Bonsoir, Paul. J'ai confiance en vous.

— Ce fut une nuit blanche que passa le jeune homme et, au matin, il eut la désagréable surprise de se heurter, dans le hall, à Firago, Nicki et Guzman.

— J'ai une intéressante proposition à vous faire, déclara le premier, allant droit au but. Je vous offre votre retour en première classe en Amérique, plus une grosse somme payable en dollars, en échange de quoi vous nous débarrassez de M^{me} Lestrac en l'emmenant avec vous. Départ ce soir. Voici les billets. Les acceptez-vous? Pour la somme, fixez le chiffre.

— Des témoins gênants tels que vous, cela vaut bien dix mille dollars comptant.

— Ce soir, au train, nous vous les porterons. Au revoir. Taggart se rendit aussitôt chez Pablo.

— Christine, dit-il à la jeune femme qui tournait le dos à sa vue, j'ai découvert que, séparés, nous ne valons rien, mais que, réunis, nous serions capables de grandes choses, car je vous aime envers et contre tout. Beauvais voudrait que nous restions tous les deux pour aider la Justice. Firago, l'agent de votre mari, nous offre le voyage aux États-Unis et un capital pour nous y installer. Que choisir?

Un combat douloureux se livrait dans l'esprit de la jeune femme.

— Notre bonheur serait d'être en lieu sûr, murmura-t-elle.

— Ne serait-il pas équitable de payer auparavant le prix de nos... erreurs?

— Vous parlez comme Beauvais, maintenant.

— Au fond, c'est lui qui a raison. Mais, quoi que vous décidiez, mes sentiments pour vous ne changeront plus. Je vous aime à en mourir, Christine.

L'après-midi s'était écoulé pour Taggart en démarches et coups de téléphone mystérieux. Quand il franchit la

barrière du quai le long duquel était rangé le rapide de Cherbourg, il fut immédiatement encadré par Firago, Nicki et Guzman, qui guettaient son arrivée.

Ils le conduisirent au compartiment qu'ils avaient fait réserver à son intention, tirèrent les stores, fermèrent la porte contre laquelle s'appuya Nicki.

— Où est la femme? demanda Firago.

— Elle va venir. Vous faites donc le voyage avec nous?

— Vous plaisantez. Le voyage que vous allez faire est... sans retour. Nicki s'en charge, il a pour vous une prédilection particulière.

— Mais, Christine?

— Dès qu'elle franchira cette porte, c'est moi qui m'en charge. Cela devrait vous satisfaire, nous vous réunissons pour toujours!

On frappait à la porte. Paul ne cilla pas. Il était prêt au pire.

— Attention, commanda Firago. D'un même geste, les trois exécuteurs tiraient leurs revolvers... Nicki tourna doucement la poignée.

Des yeux retentissaient au dehors :

— Il est interdit de monter dans ce wagon. Les voyageurs doivent rester sur le quai. N'approchez pas, madame.

Des détonations sèches... de la fumée, des exclamations de rage s'achevaient en râle...

Paul, qui s'était jeté à plat ventre sur le plancher, se frotta les yeux, se releva. Vivant! il était vivant, et Beauvais, souriant, lui tendait la main tandis que les policiers amenés par lui emportaient les cadavres de Guzman et Nicki, et le corps agonisant de Firago.

— J'ai eu peur d'arriver trop tard, fit l'inspecteur. L'arrestation de Bolyanov et Zinzer n'a pas été facile. Enfin, grâce à Christine et à vous, voici quelques ombres suspectes de moins sur notre Paris. Viendrez-vous au tribunal, lundi?

— Vous pouvez y compter, pour soutenir le courage de Christine et déposer à mon tour...

— Merci pour la France et ses braves gens.

— Christine Lund, femme Lestrac, jurez-vous de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité? demanda solennellement le juge.

Très belle dans sa pâleur tragique, Christine, levant la main, répondit :

— Je le jure. Je suis ici pour que la France soit débarrassée d'un traître et pour m'accuser moi-même de m'être lâchement tue si longtemps.

Ainsi, deux êtres que les événements avaient conduits

à indéniables déchéances retrouvait, grâce au véritable amour qui avait jailli du meilleur d'eux-mêmes, la pureté de leur conscience. Ils collaboreraient désormais avec ceux qui luttent pour faire triompher, dans un monde livré à toutes les compromissions, l'esprit de Justice et de solidarité entre les peuples.

FIN

COTÉ CŒUR, COTÉ JARDIN

(Suite de la page 9.)

mouvais caractères. J'aime le Film Complet, car ce n'est pas un journal comme les autres.»

Réponse. — Mon cher jeune ami, vous êtes certainement un garçon charmant, plein de cœur et de sérénité. Et je vous assure que si j'étais secrétaire du courrier, votre demande de correspondante eût été sérieuse... et un peu timide » me séduirait tout de suite ! Espérons que vous serez entendu. Et écrivez-moi encore, pour parler cinéma. A bientôt, sympathique poète !

MISS FANTOMAS m'écrit une lettre-lieuvre, fort amusante, et qu'elle termine par un dessin à la plume représentant une « vamp » formidable. Est-ce le portrait de notre correspondante ? Parfois, écrit-elle, ne choisissez pas le Film Complet, n'écoutez pas ceux qui vous demandent de supprimer, d'ajouter. Il est très bien ainsi, et en Afrique du Nord il a un succès fou. Stéphane joli cœur. Je suis de votre avis pour toutes ces jeunes nattes qui tombent en agonie devant les jeunes premiers. Si vous voulez correspondre avec moi, j'en serai ravie ; j'ai dix-huit ans, brune aux yeux noirs, 1m,66, sans profession, Française habitant Oran. Mon admiration pour La Piratée. Savez-vous, chère amie, que vous me ressemblez sur pas mal de points ? Je n'aime pas danser, mais le football est ma passion. Je le pratique avec les copains, j'adore shooter et j'en fais des coups de pied à tout ce qui se trouve sur mon chemin. J'aime la bagarre, pour les coups de poing je ne crains personne, et je ne faut pas me chercher des puces quand on connaît mon humeur belliqueuse ! La-dessus notre Miss nous dit qu'elle n'aime pas Jean Marais qu'elle trouve « trop fier » et qu'elle lui préfère Yves Vincent, Gregory Peck et René Dary. Et elle conclut : « Je serre la main de Pierre, qui j'espère me répondra, et une amie pour les joutes de Stéphane joli cœur. Quant à vous, camarade, je ne vous oublie pas. Quand j'irai à Paris, je ferai n'importe quoi pour vous connaître, ou risquer de casser la vitrine du Film Complet avec des colloux. En attendant je vous embrasse fort, fort, fort, à entendre craquer vos os ! »

Réponse. — Eh bien dites-donc, ce n'est pas une correspondante, cette jeune fille-là, c'est un ouragan ! J'avoue que vous me faites un peu peur. Miss Fantomas : vous shootez, vous cassez, vous faites craquer les os. Je propose un nouveau titre pour la rubrique : « Côté cœur, côté jiu-jitsu ». En tout cas, si vous venez à Paris, allez-y mou avec les vitres ! Pas d'ennui avec mon directeur, hein ! Il faudrait d'ailleurs un hasard pour me dénicher, et, pour vous décourager, je précise que mon bureau de « journaliste » est chez moi, et que je ne fais que le Film Complet que d'habitude j'apporte pour prendre le courrier. Ceci dit, j'aime beaucoup votre écriture, votre style, reflets d'une nature impulsive, ardente, emportée, qui sous beaucoup de violence cache beaucoup de gentillesse. Bravo aussi pour le dessin, vous êtes extrêmement douée. Écrivez encore, et si possible avec photo, qu'on voit un peu ce que c'est qu'un ouragan-fantôme ! Je vous serre énergiquement la main, au risque de ne pas pouvoir me servir de la mienne pendant quinze jours.

FOOTBALL GIRL. — « J'ai décidé de m'introduire dans votre courrier, qui est « formidable » ! Voilà un an que j'ai découvert votre journal, et c'est une vraie découverte. Un étudiant sazo ; j'aimerais bien correspondre avec vous, mais je n'ai que seize ans, je suis étudiante. Je pratique le basket-ball, et vis dans un milieu où il y a beaucoup de football, et je fais de la bicyclette. Je suis un garçon marqué. J'ai tout d'un garçon, mais je ne m'en plains pas du tout. Je n'aime pas les jeux tranquilles des filles. Monsieur le Camarade, merci de faire passer ma lettre. Que pensez-vous de mon écriture ? Une grosse bite. »

Réponse. — Encore une rature du football ! Décidément, c'est le coin des sportifs ! Votre lettre est très gentille, petite girl, mais je voudrais tout de même bien que vous parliez cinéma de temps en

temps ! Vous voulez savoir ce que je pense de votre écriture ? Elle est exactement l'image de ce que vous me dites : vous êtes une fille allante, pleine d'entrain et de courage, mais qui veut un peu trop faire le garçon. Si je vois de l'énergie dans les lettres que vous formez, je n'y vois, par contre, pas beaucoup de sensibilité, et c'est dommage. Et puisque nous décidons, pour une fois, de ne pas parler de cinéma, laissez-moi vous donner un conseil. J'aime beaucoup les jeunes filles sportives, qui généralement, de ce fait, jouent « franc-jou » dans la vie. Mais croyez-moi, petit ballon de football, ne vous vantez pas trop d'être un garçon manqué. Tout irai bien ainsi tant que vous jouerez à saute-mouton dans la cour du collège. Mais il viendra tôt ou tard (pas trop tôt, pas trop tard non plus) un moment où vous songerez à autre chose, où le football passera à l'arrière-plan de vos préoccupations et où vous penserez vous créer un foyer aussi heureux et harmonieux que possible, en choisissant, avec tout votre cœur, mais aussi avec tout votre discernement, un compagnon qui vous comprenne. Tout ceci est peut-être un peu prématuré pour vous. Mais pensez-y quand même, gentiment. Et amities

LÉTTIA. — « J'ai déjà eu le plaisir de correspondre avec vous et d'écrire dans le courrier du Film Complet. Ce courrier s'anime et devient intéressant. Je crois même que, sous une apparence gaie et plaisante, il peut faire du bien et éclairer de jeunes esprits, qui ont besoin d'une formation saine. J'aime beaucoup lire et écrire, bien que mère de famille très occupée, ayant très peu de loisirs. Mais mon mari et moi passons des moments bien agréables avec votre courrier, qui est un délassant. Cijoint une photo, pour exposer physiologiquement. Croyez-vous que je puisse écrire une petite histoire jol, gaie, morale, et que j'essaierais de rendre le plus intéressante possible ? Je voudrais essayer de la faire publier en livre et interpréter en cinéma. Quelle serait la marche à suivre ? »

Réponse. — Chère madame, c'est avec plaisir que je retrouve votre signature dans le courrier, dont vous êtes maintenant une fidèle habituée. Merci de vos compliments. Je ne sais, en vérité, où vous pourriez vous procurer le récit de La fille du puisatier, qui est un très ancien film. Si mes souvenirs sont exacts, le rôle de la jeune fille était interprété par Josette Day, qui devait être à l'époque la femme de Marcel Pagnol. Votre photo dénote beaucoup d'optimisme, de foi en la vie, d'attachement à tout ce qui est beau, et une grande jeunesse de caractère. Vous êtes une « sage », chère madame, et votre bonté généreuse vous fait aimer tous ceux qui souffrent et qui ont besoin d'appui. Votre volonté à des défaillances, et peut se manifester beaucoup plus « quand ça va mal » que quand ça va bien. Beaucoup d'indulgence, d'ordre, de sérénité. Vous pouvez rayonner par la douceur. J'en viens à votre dernière question. Ne vous faites pas trop d'illusions, hélas ! Journaliste depuis vingt ans, je connais bien toutes les difficultés d'un métier que j'aime entre tous, mais pour lequel il faut des années d'effort si l'on veut percer, à supposer qu'on soit « sur place ». Je connais des centaines de provinciales qui écrivent des choses charmantes, mais qui n'arrivent pas à les placer parce qu'elles ne sont pas « dans le bain ». Néanmoins, si vous le voulez, envoyez-moi quelque chose de vous, et je vous dirai franchement ce que j'en pense. Recevez, chère madame, les hommages amicaux du C. A.

Le C. A.

(Toutes les réponses seront publiées dans le journal avec les initiales ou le pseudonyme du correspondant.)

N. M. P. P.

La semaine prochaine vous pourrez lire dans le n° 219 du

avec la famille toute simple



AVEC

William BENDIX

ainsi que la célèbre rubrique

COTÉ CŒUR
COTÉ JARDIN

EN VENTE PARTOUT
16 pages : 10 francs.

VOTRE HOROSCOPE

Étude sérieuse, inimitable, précision étonnante, PÉRIODES DE CHANCE pour 3 ans. Env. daté, mais, enveloppe timbrée avec adresse et 50 francs à SCIENTIA (Serv. C. I.), 44, r. Lafayette, Paris (9^e).

GRANDIR Gogues 3, 10, 15 ans et plus, grâce aux soins scientifiques. Américain. Révolution de la science moderne. Augmentation Buste ou Jambes seules. Grand et fort avec système F. V. Keller, renforcements. Résultat certain. Instructions. Envoyez 760 fr. ou demandez gratuitement en brochure. Distributeur OLYMPIQUE 46 Bd Victor-Hugo, 19, Nice.

MARIAGES Nouvelles situations, méthode toute simple, succès garantis. Boîte postale 19, ALÈS (Gard). Joindre 2 timbres.

BAGUE façon HAUTE JOAILLERIE simili RUBIS, SAPHIRS ou BRILLANTS. 295^f.
CHEVALIÈRE cachet ovale ou carré Doré à 295^f.
FOR FIN... 295^f.
GRAND luxe 450^f.
INITIALES... 30^f.
Pointant à la commande, frais 50^f, contre remboursement 95^f. Donner grossier du doigt. CATALOGUE en couleurs "Tous les Bijoux" 30^f.
SPLENDOR 66, Rue de Prony, PARIS (XVII^e) - Boîte Postale 97 - X

Régie exclusive de la Publicité : A. D. P., 1, rue des Italiens, Paris (IX^e). (Pro. 74-54).

SOCIÉTÉ PARISIENNE D'ÉDITION
43 rue de Dunkerque - PARIS (X^e)

Le Directeur-Gérant : J. MITRY.

217. - Imp. CRÈTE, Corbeil (S.-et.-O.). - 9472-7-1950. - Dépôt légal : 3^e trimestre 1950.

CORNEL WILDE
(R. K. O.)

